

sur aucune table. Ou M. Michelet, démesurément absorbé par son sujet, ne se rend pas compte des mots qu'il emploie, des descriptions qu'il ose, des allusions qu'il risque, ou bien sa plume malheureuse rencontre des effets, des rapprochements, des naïvetés qui défont les plus hardis. Il y a d'ailleurs des choses prodigieuses, et pour n'en citer qu'une je dirai que M. Michelet n'hésite pas à diviniser la femme qui « agent de la cause aimante a le côté le plus tendre du pontificat, sait les heures sacrées et du jour et de la nuit, le rituel de la nature en chaque pays, les vrais psaumes de la contrée ! »

Je passe également vite sur une nouvelle fantaisie historique de M. Capéfigue : cet humoristique auteur nous a déjà doté d'une Madame de Pompadour des plus respectables, d'une Madame Dubarry des plus vénérables, d'une la Vallière digne au contraire du plus grand mépris, à partager avec la plupart des pseudo-grands hommes du XVII^e siècle, je veux dire les Lafontaine, les Corneille, etc. *Gabrielle d'Estrée et la politique d'Henry IV* est une nouvelle boutade de ce genre. J'aime mieux, en fait de gaité, les *Causes gaies* de M. Emile Colombey, le très-badin historien de Ninon de l'Enclos.

Je nommerai après cela le nouveau volume de M. Cousin sur *Madame de Longueville*, qu'il prend dans la seconde partie de la Fronde, quand elle pousse son illustre frère à tirer l'épée contre son pays, et envers laquelle il est, à regret, on le sent du reste, de la plus rigoureuse impartialité. M. Cousin ne méritera pas cette fois l'accusation de trop de bienveillance qu'on a si souvent formulée contre lui ; du reste j'ai déjà eu ailleurs occasion de repousser ces récriminations et je ne puis m'empêcher ici de dire encore combien on me semble injuste quand on reproche trop d'attachement à l'historien de cette époque pour ses héros et ses héroïnes. M. Cousin vit véritablement au milieu de cette société et son récit est réellement vivant, précisément parce qu'il éprouve jusqu'à